

## **Le français des scientifiques en URSS (1920-1930) (d'après des documents du fonds André Mazon, Institut de France)**

Vladislav RJÉOUTSKI  
*Université de Bristol*

### ***Résumé :***

Le fonds André Mazon à l'Institut de France contient une riche correspondance entre le Comité français pour les relations scientifiques avec la Russie et un grand nombre de savants soviétiques des années 1920-1930. Outre leur intérêt pour l'étude des relations scientifiques entre la France et l'URSS, ces documents peuvent nous renseigner sur l'usage des langues dans la communication entre les savants soviétiques et les savants français. L'article propose un aperçu de l'usage du français dans l'histoire de la communication scientifique entre la Russie et l'Europe avant 1917 et quelques pistes de réflexion pour la compréhension des changements linguistiques survenus dans le milieu des scientifiques après la rupture révolutionnaire.

***Mots-clés :*** langue française, intelligentsia, communication scientifique, France, URSS, Mazon, années 1920-1930.

## INTRODUCTION

L'histoire de la langue française en Russie en tant que phénomène social et culturel n'a pas été beaucoup explorée. Le projet de recherche réalisé à l'université de Bristol sous la direction de Derek Offord répond au besoin de la connaissance de la culture et du comportement linguistiques des milieux urbains dans la période postpétroviennne, quand les élites russes ont acquis la maîtrise de quelques langues étrangères, dont le français. Ces langues, on le sait, n'étaient pas seulement des outils de communication : elles étaient assimilées parallèlement à des connaissances diverses et variées, dans le cadre d'activités culturelles et accompagnées de la consommation d'objets culturels comme livres, périodiques, tableaux, etc. Elles étaient donc de véritables vecteurs de l'évolution culturelle de la société.

Dans le présent article, il s'agit d'une approche plus limitée : la langue française est ici considérée exclusivement sous l'angle de vue de la communication scientifique. La question de l'usage des langues dans la communication entre savants après 1917 ne semble pas encore avoir été explorée en profondeur. Pourtant elle ne manque pas d'intérêt. Elle devrait jeter la lumière sur la culture linguistique d'une partie des milieux urbains, à savoir les intellectuels et plus particulièrement les savants. Avant 1917, le français avec l'allemand et, dans une moindre mesure, l'anglais, était un outil de communication important pour les savants russes. Est-ce que la Révolution a été, de ce point de vue, une véritable rupture ? C'est la question à laquelle je vais tenter d'apporter quelques éléments de réponse en m'appuyant sur les documents du fonds d'André Mazon (1881-1967) conservé à la bibliothèque de l'Institut de France.

J'ai déjà exploré ce fonds et ai publié sur la base de ces documents deux articles consacrés aux relations scientifiques franco-soviétiques dans les années 1920-1930 (Rjéoutski, 2010, 2011). Les documents de ce fonds se prêtent à mon avis à être analysés en termes de sociolinguistique historique. Avant de passer à leur analyse, je donnerai quelques indications sur l'usage du français dans le domaine scientifique en Russie.

### 1. LE FRANÇAIS COMME OUTIL DE COMMUNICATION SCIENTIFIQUE AVANT LA RÉVOLUTION

Avec la fondation de l'Académie des sciences à Saint-Pétersbourg en 1724, la Russie reçut sa première institution scientifique, qui était composée exclusivement d'étrangers. Ceux-ci étaient, dans leur absolue majorité, germanophones, originaires surtout de Suisse et des pays allemands.

Quelques savants d'origine française, surtout le clan Delisle, introduisirent un peu de diversité linguistique dans ce milieu<sup>1</sup>. Le latin était bien entendu encore considéré comme la langue de la science à cette époque et resta la principale langue de l'Académie russe jusqu'en 1773 quand les minutes de la Conférence académique (organe décisionnel qui réunissait tous les académiciens) commencèrent à être rédigées en français. Cependant, dès le début, le latin fut en concurrence avec l'allemand, pour des raisons pratiques, avec le russe, comme langue officielle de l'Empire de Russie, particulièrement avec le nouveau règlement adopté en 1747, et avec le français. Ce dernier était utilisé pour plusieurs raisons : d'abord le français était connu de presque tous les académiciens et plusieurs d'entre eux, par exemple Leonhard Euler (1707-1783) ou Gerhard Friedrich Müller (1705-1783), laissèrent une correspondance substantielle en cette langue ; d'autre part, le français devint vite de rigueur si un invité d'honneur voulait assister aux assemblées académiques. En effet, les personnages haut placés et les membres de la famille impériale d'habitude ne maîtrisaient pas le latin à cette époque. L'allemand ne pouvait pas être adopté comme langue de communication dans cette situation non plus car ce n'était pas une langue de sociabilité dans le milieu de la cour, même si la grande noblesse, dans sa grande majorité, étudiait l'allemand et le maîtrisait bien pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

De même, ce changement linguistique, qui commençait à bousculer le latin comme langue de la science, pouvait être observé dans les publications de l'Académie russe. Avant 1770, le périodique principal de l'Académie était publié en latin, puis un sommaire en français fut ajouté ; à partir de 1803, le périodique prit le titre français : *Mémoires de l'Académie impériale des sciences*. Environ la moitié des articles étaient désormais publiés en français<sup>3</sup>.

Malgré les louanges des *philosophes*, pour qui les Lumières venaient désormais du Nord, le russe restait une langue quasiment inconnue en France avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La bonne maîtrise du français facilitait beaucoup la correspondance entre les scientifiques au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>, mais aussi l'insertion des savants français en Russie : aucune barrière linguistique ne se posait entre eux et leurs collègues et hôtes

<sup>1</sup> Nicolas-Joseph Delisle (1688-1768) ne maîtrisait pas l'allemand.

<sup>2</sup> Je me permets de diriger le lecteur vers le dossier thématique sur l'apprentissage du français et d'autres langues en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle que j'ai co-dirigé : «Apprendre la 'langue de l'Europe' : le français parmi d'autres langues dans l'éducation en Russie au siècle des Lumières», sous la direction de Vladislav Rjéoutski, Derek Offord et Gesine Argent, *Vivliofika*, n° 1, novembre 2013, voir à l'adresse: <http://vivliofika.library.duke.edu/> (consulté le 5 janvier 2014).

<sup>3</sup> Sur les langues à l'Académie des sciences de Pétersbourg au XVIII<sup>e</sup> siècle, voir surtout Buck, 1984.

<sup>4</sup> Comme le montrent les fonds d'archives de certaines grandes figures de la science russe, entre autres l'anthropologue Anatolij Bogdanov (1834-1896) et la paléontologue Maria Pavlova (1854-1938). Voir les contributions de Natalia Ossipova et de Svetlana Serova dans *Les Français dans la vie culturelle et scientifique en Russie au XIX<sup>e</sup> siècle* (Voir biblio).

russes. Qui plus est, l'Académie impériale leur offrait au XIX<sup>e</sup> siècle des possibilités de publier leurs travaux directement dans leur langue, en français. L'exemple des orientalistes François Bernard Charmoy (1793-1869) et Marie-Félicité Brosset (1802-1880) qui, en intégrant l'Académie des sciences de Russie, purent continuer de publier leurs travaux en français, est à ce titre éclairant<sup>5</sup>.

Il est encore difficile de faire le point sur la place du français comme outil de communication scientifique dans la Russie d'avant la Révolution car cela présuppose le dépouillement de la correspondance des savants russes de cette époque, et non seulement leur correspondance avec des scientifiques français, qui était naturellement menée en français (sauf le cercle, assez étroit, de slavistes), mais d'abord et surtout des correspondances avec des savants d'autres pays européens. Seul un dépouillement assez large des fonds personnels conservés tant aux Archives de l'Académie des sciences de Russie (Moscou) que dans d'autres fonds d'archives permettra de comprendre dans quelle mesure le français, au début du XX<sup>e</sup> siècle, jouait le rôle de langue de communication pour les savants russes dans l'espace scientifique européen dans son ensemble et dans quelle mesure il était concurrencé dans ce rôle par d'autres langues, l'allemand et l'anglais en particulier.

Outre le problème de communication proprement dit, la question de la langue se posait bien sûr pour l'accès à l'information. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le français restait indéniablement l'une des langues européennes dans laquelle la production scientifique était très fournie et la maîtrise de cette langue était indispensable pour un scientifique voulant faire carrière dans pratiquement n'importe quel domaine du savoir humain.

## 2. COMMUNICATION SCIENTIFIQUE ENTRE LA FRANCE ET LA RUSSIE AVANT ET APRÈS 1917

Avant 1917, la communication scientifique entre les savants russes et les savants français se faisait à différents niveaux.

Il existait bien entendu des liens personnels, souvent tissés lors des séjours des savants russes en France. C'est à Paris qu'André Mazon se lia avec Vasilij Alexeev (Vasili Alekseev, 1881-1951), futur orientaliste de renom et membre de l'Académie russe des sciences, qui étudiait le français en recourant notamment aux services de Mazon (Bankovskaja, 2008). Des relations professionnelles et personnelles liaient à la France d'autres scientifiques russes de cette époque. Des liens amicaux et professionnels se tissèrent entre Konstantin Vojenskij (Voïenski, 1860-1928), chef des Archives au ministère de l'Instruction publique, et André Mazon. Vojenskij

---

<sup>5</sup> Voir sur eux les contributions de Lorraine de Meaux et d'Olga Iodko, in *Les Français dans la vie culturelle et scientifique en Russie au XIX<sup>e</sup> siècle*, op.cit. De même plusieurs ingénieurs français de talent qui entrèrent au service de la Russie (J.-D. Bazaine (1786-1838), M. Destrem (1788-1855), etc.) purent continuer de publier en français.

aida Mazon à faire ses recherches sur l'écrivain russe Ivan Gontcharov (1812-1891). En retour, Mazon lui envoya un exemplaire dédicacé de ses deux thèses de doctorat. Dans une des lettres qu'il lui adressa, Mazon évoque la possibilité de traduire le livre de Vojenskij *Napoléon et ses maréchaux* en français, la préparation d'une exposition sur le centenaire de la guerre de 1812, à laquelle les archives françaises, et en particulier les archives du ministère de la Guerre, prirent la part la plus active, la création d'un comité de préparation à Moscou pour la fondation d'un musée de la guerre de 1812. Vojenskij publiait des articles dans des revues françaises. En 1914, par l'intermédiaire de Mazon, il mena des pourparlers avec le rédacteur de la *Revue des Études Napoléoniennes* au sujet de la publication de la liste des officiers français faits prisonniers pendant la campagne de 1812. En 1914, Vojenskij fut décoré de l'ordre français de Chevalier de l'instruction publique.

A.A. Šaxmatov (Chakhmatov, 1864-1920) éminent philologue russe, spécialiste de phonétique, d'histoire de la langue russe et des manuscrits russes, membre de l'Académie impériale des sciences et de plusieurs académies étrangères, entretint lui aussi des liens scientifiques et amicaux avec des savants français. Ainsi, il se trouva en correspondance avec André Laronde qui faisait part au savant russe de ses succès professionnels et de ses projets. Mazon lui-même connaissait Šaxmatov. En 1900, il lui annonça qu'il jouait le rôle d'intermédiaire dans les pourparlers avec les héritiers de l'académicien Albert Vandal (1853-1910) pour localiser les archives du baron Georges Charles de Heeckeren d'Anthès (1812-1895)<sup>6</sup>. Šaxmatov envoya à Mazon et à l'École des Langues orientales à Paris des publications de l'Académie des sciences de Russie.

Sergej Ol'denburg (1863-1934), orientaliste et indianiste, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, puis de l'Académie des Sciences de l'URSS, ministre de l'Instruction publique en 1917, se trouvait en correspondance avec Mazon. Louis Réau (1881-1961), le premier directeur de l'Institut Français de Saint-Pétersbourg, s'adressait aussi à lui pour des consultations. En octobre 1912, Réau lui écrivit une lettre, lui rappelant leur rencontre inopinée au Palais de Marbre, pendant laquelle Ol'denburg mentionna le catalogue de l'exposition sur Mikhail Lomonossov, organisée par l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg. Réau demanda de lui envoyer un exemplaire du catalogue pour son travail sur les relations entre la Russie et la France dans le domaine de l'art<sup>7</sup>.

D'autre part, au XX<sup>e</sup> siècle, on voit la volonté d'établir des relations institutionnelles entre les savants français et russes. Il s'agit en particulier de la fondation de l'Institut Français de Saint-Pétersbourg, en 1912-1913,

---

<sup>6</sup> Georges Charles de Heeckeren d'Anthès fut un sénateur français. Il est surtout connu en Russie grâce au duel lors duquel il blessa mortellement le poète Alexandre Pouchkine.

<sup>7</sup> Sur tous ces cas, voir Rjéoutski, Faure, 2001.

qui devint un établissement phare de la science française en Russie<sup>8</sup>. L'Institut Français fut créé dans la mouvance de l'Alliance franco-russe, qui scella l'amitié des deux pays en 1892, et qui aida la France à sortir d'un isolement politique après la défaite dans la guerre franco-prussienne de 1870. L'Institut Français devait faciliter les séjours des savants français en Russie et leurs contacts avec les savants russes, organiser des manifestations qui permettraient de mieux représenter la science française en Russie et la culture française en général, et enfin, aider à la diffusion du français.

Après la Révolution, au niveau institutionnel, la science russe connut une grande crise ; plusieurs scientifiques de renom disparurent dans la tourmente révolutionnaire, certains émigrèrent. Après la fin de la guerre civile, la science russe passa par une période de transformations qui se caractérisa notamment par la création de nouvelles structures scientifiques qui firent appel à des nouveaux cadres. A partir de l'année 1928, commencèrent des purges académiques. En 1928, l'Académie des sciences d'Ukraine dut souffrir des purges staliniennes, en 1929, ce fut le tour de l'Académie des sciences de l'URSS, où un sixième des effectifs fut licencié. En 1929-1931, près d'une centaine d'employés de l'Académie furent arrêtés dans le cadre de l'«affaire académique», y compris des académiciens bien connus comme Andreï Platonov (1899-1951), Evgenij Tarlé (1874-1927), Dmitrij Lixačev (1906-1999). En 1929, Ol'denburg fut démis de ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie et remplacé bientôt par Vjačeslav Volgin (1879-1962), un candidat communiste qui avait été imposé à l'Académie<sup>9</sup>.

Dans ces années, André Mazon remplit la fonction de secrétaire du Comité français pour les relations scientifiques avec la Russie, créé fin 1925, dont l'objectif était de renouveler les relations entre la science française et la science russe interrompues pendant la Guerre civile.

### 3. LE FONDS ANDRÉ MAZON COMME SOURCE POUR L'ÉTUDE DE L'USAGE DES LANGUES DANS LA COMMUNICATION SCIENTIFIQUE

Les archives de Mazon à l'Institut de France renferment une grande collection de lettres envoyées dans les années 1920-1930 par des scientifiques russes cherchant à venir en France pour une mission scientifique ou, plus rarement, un séjour privé. Dès 1926, le nombre de lettres des scientifiques soviétiques adressées à Mazon et concernant les demandes de visas pour l'entrée en France atteint presque une trentaine. Il continue de croître dans les années suivantes en dépassant une centaine de demandes certaines années. Dans leur absolue majorité, ces lettres sont

<sup>8</sup> Sur l'Institut Français de Saint-Petersbourg, voir Rjéoutski, Faure, *op.cit.*

<sup>9</sup> Voir sur cette question Lagno, 2009.

manuscrites et sont signées par les demandeurs, ce qui permet d'avoir une certaine certitude qu'elles sont écrites par eux-mêmes.

On trouve des lettres rédigées dans un français impeccable. C'est le cas des personnes déjà mentionnées comme Ol'denburg, Platonov, Tarlé, et de nombreux autres savants appartenant à l'élite scientifique qui s'était formée avant la Révolution. Certains d'entre eux ont fait des séjours prolongés en France avant la Révolution, et, parfois, ont fait une partie de leurs études universitaires en France. C'est par exemple le cas de Dora Pesker, administratrice à l'hôpital Saint Nicolas et professeur à l'Institut psycho-neurologique à Leningrad, qui a soutenu sa thèse de médecine à l'université de Paris. Dora Pesker a publié des articles dans des revues médicales françaises<sup>10</sup>.

Le futur académicien Evguenij Tarlé a fait de nombreux séjours en France avant la Première guerre mondiale. Il n'est pas étonnant qu'il montre beaucoup d'aisance en français comme en témoignent ses lettres à André Mazon<sup>11</sup>. Le cas de Sergej Ol'denburg est aussi suffisamment clair : il vient d'une famille noble, son père est colonel du régiment de la garde de Moscou et le français, dans les années 1860-1870, est toujours incontournable dans l'éducation nobiliaire. On trouve d'autres cas de ce genre, par exemple, Konstantin Vojnovskij-Krigrer (1894-1979), un géologue de grand talent, qui écrit dans un français impeccable<sup>12</sup>. Il vient d'une famille noble, son père était un haut gradé militaire, et il a sans doute bien appris le français dans son enfance. Il a obtenu une mission en Allemagne et en France, mais ses contacts avec des scientifiques étrangers lui vaudront d'être arrêté en 1936 et condamné à dix ans de camp.

Tous les scientifiques qui se sont formés sous l'Ancien régime ne sont pas francophones pour autant. Par exemple, il ne semble pas que Vladimír Germanovič Bogoraz (1865-1936), linguiste, ethnographe et écrivain, maîtrise suffisamment le français. Toutes ses lettres à Mazon sont écrites en russe<sup>13</sup>. Bogoraz venait d'un milieu de marchands et d'une famille de rabbins. Il alliait son activité scientifique à une activité révolutionnaire ; il a passé plusieurs années aux Etats-Unis et a beaucoup publié en anglais.

La lettre de Nikolaj Feofanovič Jakovlev (1892-1974), spécialiste des langues caucasiennes, professeur à l'Institut oriental de Moscou, témoigne d'une bonne maîtrise du français. Mais certaines formules ne sont pas authentiques, voire sont erronées et montrent un manque certain de communication écrite dans cette langue. Par exemple (les éléments erronés sont en gras) :

<sup>10</sup> Institut de France, fonds André Mazon, n° 6780 (lettre d'E. Tarlé). Je n'ai pas trouvé beaucoup d'informations sur Anna Lubarskaja (1883-?), spécialiste de l'enseignement des langues étrangères, qui s'adresse aussi à Mazon en 1926 dans une lettre écrite dans un français parfaitement correct et élégant. *Ibid.* (lettre à André Mazon du 19 juin 1926).

<sup>11</sup> *Ibid.* (lettre à André Mazon de l'été 1926).

<sup>12</sup> *Ibid.*, n° 6781, f° 235-236.

<sup>13</sup> *Ibid.*, f° 254 (lettre à André Mazon de juin 1928).

Je vous prie de vouloir bien me répondre **par** l'adresse suivante (...),

(...) il serait bien nécessaire d'envoyer **la vise** pour moi et pour ma femme<sup>14</sup>.

Remarquons que Jakovlev est de presque vingt ans plus jeune que Tarlé et qu'il a terminé le lycée sans doute peu avant la Première guerre mondiale, donc n'a sans doute pas eu le temps de consolider ses acquis linguistiques scolaires lors d'un séjour en France<sup>15</sup>. C'est aussi un français plutôt correct mais parfois un peu gauche qu'on trouve dans la lettre de Mixail Fëdorovič Ivanickij (1895-1969), spécialiste d'anatomie, l'un des fondateurs de l'école d'anatomie dynamique<sup>16</sup>. Ivanickij, qui appartenait sans doute à une famille noble, venait de terminer le lycée quand la Première guerre mondiale a commencé, il est donc douteux qu'il ait pu faire des séjours en France avant 1917. Il est aussi intéressant de noter que Jakovlev et Ivanickij écrivent à Mazon de Berlin où ils sont en séjour, et on sait à quel point l'emprise culturelle de l'Allemagne en Russie à cette époque est grande. On trouve aussi dans les archives de Mazon une lettre d'Abram Fëdorovič Ioffé (Ioffé, 1880-1960), célèbre physicien. Ioffé était issu d'une famille marchande. Il a étudié en Russie mais aussi en Allemagne, à l'université de Munich. L'objet de sa lettre est l'organisation d'un séjour en France de son élève Kirill Sinel'nikov (1901-1966, futur membre de l'Académie des sciences d'Ukraine), qui doit s'y rendre pendant son stage en Angleterre au laboratoire de Rutherford et de Kapica (Kapitsa)<sup>17</sup>. Son français est, pourrait-on dire, opérationnel, il fait beaucoup d'erreurs, mais est de toute évidence capable de correspondre dans cette langue. Il se plaint néanmoins dans sa lettre de l'absence de nouvelles des collègues français (il mentionne en particulier Pierre et Marie Curie et Perrin, sans doute Jean Perrin, prix Nobel de physique de l'année 1926).

En 1927, Alexandr Vladimirovič Palladin (1885-1972), un grand biochimiste, plus tard président de l'Académie ukrainienne des sciences, s'adresse à Mazon pour des affaires de visa<sup>18</sup>. Palladin écrit sa lettre en russe, mais il cite quelques phrases en français ce qui montre qu'il comprend cette langue, mais n'est peut-être pas capable de l'écrire. Palladin a étudié à l'université de Heidelberg et était sans doute plus germanophone que francophone. La lettre de Mixail Pan'kov elle, est complètement rédigée en russe. Pankov écrit à Mazon aussi de Berlin, qui est une véritable Mecque pour l'intelligentsia soviétique à cette époque. Pankov était avant adjoint au directeur du département des Arts du Ministère de l'Éducation (probablement en Ukraine) et, en 1927, faisait partie du comité éditorial de la revue *Avangard* qui exprime, précise-t-il,

<sup>14</sup> *Ibid.*, f° 84 v. (lettre à André Mazon du 12 mai 1926).

<sup>15</sup> Pour Jakovlev la visite en France avait d'autant plus d'importance que sa sœur y habitait à cette époque.

<sup>16</sup> *Ibid.*, f° 91 (lettre à Mazon du 2 octobre 1925 (1926 ?)).

<sup>17</sup> *Ibid.*, n° 6781, f° 234-235.

<sup>18</sup> *Ibid.*, f° 193-193 v.

tout ce qu'il y a de plus progressif dans l'art. Il rappelle à Mazon, d'une façon un peu insistante, que lors du séjour de celui-ci à Kharkov, il a promis d'aider les collègues ukrainiens à obtenir un visa français<sup>19</sup>.

Bien sûr, le fait que la lettre soit rédigée en russe et non en français ne prouve pas forcément que la personne était incapable de parler ou écrire en français et encore moins qu'elle n'avait pas de contacts en France, c'est quelque chose qui doit être vérifié au cas par cas. Un exemple dans ce sens est fourni par la lettre de Klara Vladimirovna Roll. Professeur à l'Institut des mines [*Gornyj Institut*] de Dnepropetrovsk, elle écrit à Mazon en russe, probablement profitant du fait qu'il était russisant. Mais elle est en contact avec le professeur Fourneau, secrétaire de la Société physico-chimique de France et compte elle-même parmi les membres de cette société. La lettre de Margarita Rudomino (1900-1990), directrice de la Bibliothèque d'Etat des littératures étrangères, est écrite entièrement en russe. Là encore cela ne veut pas dire que Rudomino ignore le français, quelques jours plus tard elle envoie à Mazon un télégramme en français<sup>20</sup>. Rudomino vient d'une famille avec des horizons culturels très larges. Sa tante est devenue professeur à la Sorbonne et épouse du linguiste Gustave Guillaume. Rudomino elle-même, c'est bien connu, est l'initiatrice de la création des cours de langues étrangères qui seront la base de l'Institut des langues étrangères de Moscou (1930). Par ailleurs, le formulaire qu'elle a rempli, si elle l'a fait elle-même, témoigne d'une bonne connaissance de la langue française<sup>21</sup>.

D'autres documents dans le même fonds montrent que, si la connaissance du français n'est plus la même en URSS qu'avant 1917, tous les scientifiques n'ont pas tourné le dos à la France et beaucoup continuent à entretenir des contacts professionnels avec leurs collègues français. Quand Paul Langevin vient en Russie en 1928, il donne plusieurs conférences, notamment à la Société de physique de l'URSS, et en français, et l'accueil semble partout avoir été chaleureux et l'intérêt très grand<sup>22</sup>.

## CONCLUSION

Les archives de Mazon contiennent en tout quelques centaines de lettres écrites par des scientifiques soviétiques, toutes disciplines confondues. L'analyse de toutes ces lettres prendra bien entendu quelque temps. Il s'agit ici de proposer quelques idées et pistes de recherches.

D'abord, si les élites scientifiques russes formées sous l'ancien régime n'étaient pas toujours francophones, une bonne connaissance du

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, f° 194-195 v.

<sup>20</sup> *Ibid.*, f° 216 v.-218.

<sup>21</sup> *Ibid.*, f° 222-223.

<sup>22</sup> *Ibid.*, f° 239-239 v.

français était néanmoins assez fréquente dans ce milieu et s'explique souvent par une communication intense avec des collègues étrangers et souvent des séjours en France. L'éducation privilégiée donnait parfois un lustre supplémentaire au français de quelques scientifiques, mais elle n'était pas décisive, me semble-t-il, le rôle du français dans la communication scientifique à cette époque était énorme et cette langue était apprise par quiconque aspirait à une vraie carrière scientifique. Les membres de cette vieille garde de la science russe, quand ils ont survécu aux bouleversements révolutionnaires, ont pu renouer les liens avec leurs collègues français et utilisèrent le français dans leur correspondance, du moins avant que le rideau de fer ait sérieusement compliqué la communication des savants soviétiques avec l'étranger.

La situation des jeunes était différente et leur niveau en français généralement semble bien inférieur à celui de leurs confrères plus âgés. Néanmoins plusieurs d'entre eux utilisent leurs savoir-faire linguistique afin d'avoir des contacts avec la France. Le problème, c'est que le temps qui leur est imparti est très court.

Dès le début des années 1930, avec les purges des milieux académiques et la progressive fermeture des frontières, les missions en Occident deviennent de plus en plus difficiles à organiser. Le nombre de demandes adressées au Comité pour les relations scientifiques avec la Russie chute très considérablement dans ces années.

Combien sont ceux qui ignorent le français parmi les scientifiques soviétiques à cette époque ? Il est impossible de le dire pour l'instant et les archives de Mazon ne peuvent évidemment pas nous renseigner sur cette question. Mais Mazon lui-même, après une mission d'observation qui lui a été confiée par le ministère français de l'Éducation, constate avec amertume que la Révolution

a balayé la connaissance du français en même temps que la société qui s'en prévalait ; elle a amené au pouvoir un grand nombre d'hommes qui avaient acquis, durant leur exil politique, une culture allemande ou anglo-saxonne ; elle a orienté la jeunesse, dont le mot d'ordre est d'être positif et réaliste, vers l'étude d'autres langues qui passent là-bas pour être d'une utilisation plus immédiate, l'allemand et l'anglais<sup>23</sup>.

© Vladislav Rjéoutski

---

<sup>23</sup> Institut de France, fonds André Mazon, n° 6780, f° 408.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BANKOVSKAJA M., 2008 : « Russkij aspirant-kitaist v Zapadnoj Evrope (iz biografii akademika V.M. Alekseeva) » [‘Un doctorant sinologue russe en Europe occidentale (biographie de l’académicien V.M. Alekseev)’], in *Vseobščaja istorija i istorija kul’tury. Peterburgskij istoriografičeskij sbornik* [‘Histoire universelle et histoire de la culture. Recueil historiographique pétersbourgeois’], Sankt-Peterburg : Liki Rossii, pp. 11-44.
- BUCK Christopher D., 1984 : « The Russian Language Question in the Imperial Academy of Sciences », in *Aspects of the Slavic Language Question*, vol. II, dir. R. Picchio, H. Goldblatt, New Haven : Yale Concilium on International and Area Studies, pp. 187-234.
- LAGNO A., 2009 : « Funkcii nepremennogo sekretarja AN SSSR. Na primere dejatel’nosti akademika V.P. Volgina » [‘Les fonctions du secrétaire perpétuel de l’Académie des sciences de l’URSS. Sur l’exemple de l’académicien V.P. Volgin’], *Gosudarstvennoe upravlenie. Elektronnyj vestnik*, n° 21, décembre 2009 <http://ejournal.spa.msu.ru/images/File/2009/21/Lagno.pdf> (consulté en septembre 2010).
- RJÉOUTSKI Vladislav, 2010 : « André Mazon, VOKS i sovetsko-francuzskoe naučnoe sotrudničestvo (do vtoroj mirovoj vojny) » [‘André Mazon, VOKS et le rapprochement scientifique franco-soviétique »], in *Francuzy v naučnoj i intellektual’noj žizni Rossii*, A.O. Tchoubarian, F.-D. Liechtenhan (dirs), Moskva : Olma-press, pp. 293-300.
- , 2011 : « André Mazon et les relations scientifiques franco-russes (avant la Seconde guerre mondiale) », *Revue des études slaves*, numéro spécial consacré à André Mazon, n° 82/1, pp. 95-113.
- RJÉOUTSKI Vladislav, FAURE Christian, 2001 : *L’Institut Français et l’Alliance Française de Saint-Pétersbourg*, Sankt-Peterburg: Institut Français de Saint-Pétersbourg.
- TCHOUBARIAN A.O., LIECHTENHAN F.-D., RJÉOUTSKI V., OKOUNEVA O., *Les Français dans la vie culturelle et scientifique en Russie au XIX<sup>e</sup> siècle* (à paraître aux éditions de l’Institut d’histoire universelle de l’Académie des sciences de Russie).



Image 1. A.P. Karpinskij et S.F. Oldenburg reçoivent le professeur André Mazon (deuxième depuis la gauche), membre de l'Académie des Sciences. 1928<sup>24</sup>.

---

<sup>24</sup> <http://kalser.ru/index.php?option=com>, consulté le 24.01.2014.